

RIEN NE SE PERD - ZACHARIE (17 ANS)

C'est terminé. Les vacances se sont passées, comme elles finissent toujours par le faire, et dans moins d'une semaine tout le monde aura repris sa place comme si de rien n'était. Pour moi, ce sera certainement ma dernière année de calvaire, avant le grand saut vers la liberté ! En tout cas, c'est ce qu'on me rabâche depuis le début des vacances... comme si aller à l'université pouvait changer quelque chose !

La nuit est sombre et calme. Seul l'orangé des lumières de la chaussée éclaire le visage de Louise, qui dort sur le fauteuil d'à côté. Pour elle aussi ça va être le grand saut ! La sixième, ce n'est pas rien... Qu'est-ce qu'on peut nous en raconter des bobards quand on est jeune.

Les pointillés des lignes blanches qui nous séparent des autres voies défilent sous ma fenêtre, accompagnant les pulsations du cœur de ma mère, qui dort sur le siège passager.

À côté d'elle, son Jules, son mari, mon beau-père. L'autre, l'original, ne vit plus avec nous. Comme tout le monde, il couchait avec sa secrétaire, sauf que lui il a fini par l'épouser et par lui faire un gosse : moi. Seulement, après huit ans de congé maternité, il a bien fallu la remplacer et ma mère dut se trouver un autre patron !

Voilà, je reconnais.

La voiture s'arrête dans l'allée. Maman émerge doucement et se retourne vers Louise qui dort toujours. Marc sort le premier, s'étire, grommelle quelques mots d'autosatisfaction et se dirige vers le coffre. Alors qu'il entreprend de détacher les vélos qui en bloquent l'accès, je constate ma propre mise en mouvement. Mus par une force mystique m'attirant inexplicablement vers ce qui est devenu mon unique désir, à cette heure avancée de la nuit : mon lit, je fais mes premiers pas dans la cour, en face de la maison.

- « Tu me files les clefs !? » marmonnais-je en faisant le tour de la voiture.

Les clefs tournent et la porte s'ouvre. C'est pas vrai, ces paranos ont coupé les plombs. Demain, c'est sous la douche que je m'apercevrai qu'il avait aussi coupé l'eau chaude... Qu'importe, l'escalier est juste en face et ma chambre est au bout du couloir. Je pourrais la rejoindre les yeux fermés, même si ça ne changerait pas grand-chose à la luminosité ambiante.

J'avais presque oublié le craquement de ces marches... combien de fois ont-elles pu me trahir celles-là. Allé, concentre toi Zach, voilà bientôt ta délivrance, ton sanctuaire...

Les gonds de la porte de ma chambre grincent à leur tour, et je sens déjà cet agréable frison qui nous parcourt tous, au moment de rentrer dans notre couette pour la première fois de la journée.

Ça y est, je n'en peux plus, c'est le grand final, le saut de l'ange, je me jette dans les airs. Dans une seconde, tout aura disparu et je serai enfin seul, dans mon lit, avec mes rêves. Dans une seconde, je serai...

- « POUM ! ».

Au sol !

Ah bah j'ai l'air malin maintenant ! C'est ce qui s'appelle parler trop vite ! Je me retiens, moi, mes yeux fermés et mes... une seconde... Il est passé où ce lit ? Qu'est-ce que c'est ce bordel ?...

Je me relève. Pourvu qu'ils ne l'aient pas aussi changée de place celle-là. Ah non, c'est bon, la fenêtre est toujours là !

Je l'ouvre et laisse entrer la faible lumière du clair de lune...

- « Mais... c'est... ».

Des bruits de pas rapides résonnent dans l'escalier. Une lumière scintille sur les murs du couloir et ma mère surgit bientôt dans l'encadrement de la porte. L'éclat de sa lampe de poche m'éblouit un instant, avant qu'elle ne la détourne de mon visage déconcerté.

Le sien, par contre, est beaucoup plus crispé, angoissé, presque terrifiant. Elle me fixe un instant, bouche bée, comme si elle voulait me dire quelque chose, mais aucun son ne sort.

Elle s'effondre bientôt, à genoux sur le sol.

Je me précipite à sa rencontre et la prends dans mes bras. Elle se met à pleurer. Nous sommes seuls, au milieu de ma chambre... totalement vidée.

- « Ils ont tous pris... » répète elle nerveusement contre moi. « Il ne nous reste rien ».

Plus tard, je compris l'ampleur de ces mots.

Toute la maison était à l'image de ma chambre : plus un meuble, plus un tableau, plus une lumière, seul restait les murs.

Cette nuit là, nous avons dormi, maman, Louise et moi, sous la tente que nous avons utilisée tout l'été. Marc, quant à lui, est resté dans la maison. Je suppose qu'il voulait faire le guet, même si au fond il n'y avait plus rien à protéger.

Maman ne dort pas, moi non plus d'ailleurs... enfin, je crois.

Je ne sais pas si c'était à cause de l'adrénaline ou de la fatigue, mais j'eus l'impression de rêver éveillé toute la nuit. Encore maintenant, je n'arrive plus exactement à me souvenir comment se sont passées ces quelques heures. Par contre, je me rappelle très bien comment elles se sont terminées...

La police avait été prévenue la veille, dès que nous avons pu suffisamment reprendre nos esprits pour composer leur numéro. Résultat, elle est là à notre réveil. C'est marrant, mais ce n'est qu'en les voyant s'afférer autour des murs de la maison que je réalise vraiment ce qui nous est arrivé. Bon, OK, la lumière du soleil a aussi beaucoup aidé, mais c'est vrai que rien ne semble réellement sérieux, avant que la police ne s'emmêle.

Marc colle au train de l'inspecteur, dépêché pour l'occasion, essayant de glaner la moindre explication. Maman passe ses nerfs, comme d'habitude, en faisant du shopping, sauf qu'aujourd'hui personne ne pourra la blâmer pour avoir littéralement tout racheté dans la maison. Louise est chez le voisin et je reste seul, avec une valise pleine de linge sal, quelques livres et mon MP3. À choisir, je prends le MP3 et part un tour.

Les écouteurs sur les oreilles, je passe en revue tout ce qu'il me reste de ma bibliothèque : principalement Elliott Smith, Mineral et Dashboard Confessional, pour les fois où je me sens d'humeur un peu plus commercial. D'habitude, je ne prends jamais mes groupes préférés en

vacances. J'ai peur qu'il m'arrive quelque chose, une chose que j'aurai à regretter tout le reste de l'année. Si une de mes musiques y été rattachée, je ne pourrai plus l'écouter et ça, ça me ferait vraiment chier. Mais cette année, je ne sais pas trop ce qui s'est passé, je n'ai pas pu résister...

J'opte pour Alameda et, comme par réflexe, je me mets à marcher d'un pas rapide, la tête baissée, comme si j'allais quelque part... mais je ne vais nulle part. Mon allure ralentie et mes yeux s'élevèrent doucement du sol. C'est une belle journée. Le ciel est bleu, l'aire encore humide de la rosée du matin, et je sens presque la douce lumière orangée du soleil levant caresser mon visage. J'ai presque envie d'ajouter que les oiseaux chantent. Je faillis éclater de rire quand deux cyclistes passent à côté de moi, en s'ajoutant ainsi au tableau. Rien n'a changé, en dehors de l'intérieur de notre maison, et avec cette nuit passée sous la tente, j'en viens presque à penser que l'évènement de la veille n'était qu'un mauvais rêve.

Je reviens à la maison une heure plus tard. Les dernières voitures de police s'en vont. La nôtre est dans l'allée, le coffre ouvert et rempli à ras bord. Maman et Louise font des allers et retour jusqu'à la maison, pour le vider, tandis que Marc est toujours visé à l'inspecteur qui lui remet sa carte. Avant qu'il ne reparte, celui-ci se retourne vers moi et me fixe quelques secondes, avant de s'adresser à ma mère.

- « Excusez-moi madame, mais c'est votre fils ? »
- « Pardon... Euh, oui, oui... Zac ! Ce monsieur voudrait te parler... »
- « Oui, enfin, je dois m'en aller là, mais... Excuse-moi... Bonjour, je suis l'inspecteur Bailleul, en charge de l'affaire. » Il serra la main que je lui tendais.
- « J'aurai voulu te poser quelques questions, dans la mesure où tu es apparemment la première personne de la famille à être entré dans la maison. Tu pourrais passer au commissariat, demain dans l'après-midi ?... Tu sais où c'est ? De toute façon, ton père a ma carte, n'hésite pas à me téléphoner... Au revoir madame ! » Il entra dans sa voiture et démarra.
- « Au revoir monsieur, merci ! » La voiture de l'inspecteur recula dans l'allée.
- « C'est pas mon père... », murmurais-je.

Maman referme le coffre de la voiture et emporte le dernier paquet à l'intérieur.

La maison semble presque normale, vue d'ici, si ce n'est pour la nudité de ses fenêtres, sans rideaux. J'entre à mon tour.

- « Fais attention chérie, c'est fragile ! »
- « Oh super, tu as même pensé à en acheter... »
- « Qu'est-ce que c'est ça, maman ? »

Au milieu du salon, les sacs de courses s'empilent. On se serait cru à Noël. Sans plus m'attarder, je continue mon chemin vers les escaliers. Maman me court après.

- « Zac, viens voir un peu ce que je t'ai pris ! »
- « Non, merci maman, je n'ai pas faim... », dis-je, sans même me retourner.

Elle hausse les épaules et rejoint les autres, un sourire de pub aux lèvres.

J'entre dans ma chambre pour la première fois depuis hier soir. Qu'est-ce qu'elle me paraît grande maintenant. Je m'avance vers le milieu de la pièce, les bras écartés, donnant quelques coups de pieds dans mes meubles fantômes. Près de la porte, la moquette porte encore les traces de ma grande armoire et du bureau, juste à côté. Je m'accroupis et passe lentement mes doigts dessus. Sur le mur d'en face, le temps et soleil a légèrement éclairci la tapisserie. Du coup, les emplacements de

mes anciens posters en deviennent visibles. J'ai l'impression d'être en présence du saint suaire. Je me lève soudain et me dirige vers la fenêtre. En me penchant sous son rebord, je remarque une petite bosse lisse et grisâtre. Oui, mon vieux chewing-gum est toujours là... Il a tellement durci qu'il fait maintenant partie intégrante de la maison.

Je passe les mains le long des murs, remarquant la moindre aspérité, le moindre petit indice de ma vie passée. Heureux d'explorer ces cicatrices, je me replonge dans mes souvenirs. Mais plus je m'y enfonce, plus j'ai l'impression de couler. Je suis bientôt pris de nausées et une étrange sensation se saisit de mon cœur.

J'ouvre les yeux quand mes doigts buttent sur un coin de la tapisserie qui se décolle. Sans vraiment savoir pourquoi, je m'en saisis et commence à l'arracher. Un énorme lambeau de papier peint se détache du mur. Pris d'une sensation étrange de satisfaction, je continue avec un autre lé, puis un autre et encore un autre, de plus en plus compulsivement. Je m'agite maintenant dans tous les sens et jette ma veste sur le sol. Une sorte de rage m'envahit soudain et ce n'est qu'après avoir pratiquement tout arraché, que je retrouve enfin mon calme et m'effondre sur le sol, haletant, au milieu des ruines de mon ancienne décoration.

- « Voilà qui comblera l'espace ! » me dis-je.

C'est à ce moment qu'entre Louise. La porte entrebâillée et la main encore sur la poignée, elle me fixe quelques secondes, sans rien dire. Puis, elle s'avance vers moi et s'accroupit, tout près. Son regard est sévère, mais triste à la fois. Elle me flanque une énorme gifle ! D'abord surpris, je fais mine de vouloir lui rendre son geste et la fais ainsi déguerpir. Peut-être a-t-elle raison de m'en vouloir après tout.

Contrarié, je me retourne sur le côté, dos à la porte. En face de moi, ma veste et mon MP3 gisent sur le sol. Après un long soupir, je saisis l'appareil et place les écouteurs dans mes oreilles. Alors que je choisis mon prochain morceau, je me redresse en toute hâte et gagne ma valise, dans un coin de la pièce. J'ouvre une des poches latérale et la vide de son contenu : des feuilles de papier, toutes plus ou moins recouvertes de textes, de schémas ou de croquis en tout genre. Je fouille encore et sors l'outil à l'origine de tous ces gribouillis : un gros feutre noir. Je sélectionne ma chanson. Le morceau commence, les premiers mots sont prononcés. Je mets alors sur pause et commence à retranscrire les paroles de l'artiste sur les murs balafrés de ma chambre. Je relance à musique, laisse passer quelques phrases et appuie de nouveau sur pause, pour poursuivre la transcription. Je continue ainsi pendant toutes ma playlist. J'écris relativement gros et très vite, tous les murs de ma chambre se couvrent de ces inscriptions. Je reste là toute l'après-midi et m'endors sur le sol, le soir venu.

Après coup, je me suis rendu compte qu'à part Louise, je n'avais vu personne ce jour-là. Peut-être qu'ils avaient préféré s'isoler pour passer au mieux cette étape, ou peut-être qu'ils l'avaient vécu tous ensemble, sans s'apercevoir de mon absence. Qu'importe, j'avais voulu être seul ce jour-là. Je voulais me retrouver, me ressourcer en quelque sorte, sans artifices, sans confort, sans famille. Mais, la question reste en suspens...

Pourrais-je retrouver tout ça un jour ?